

ces beaux vers. Après le *Portrait de mon père*, vient une espèce d'épître " *A ma sœur* " qui me paraît faible et prétentieuse. Elle n'est pas dans le style propre de l'épître. Elle manque de goût et d'une certaine délicatesse de sentiment qui aurait dû voiler davantage cette peinture un peu . . . beaucoup *intime* ; je souligne quelques mots.

" Quand je te vois, ma sœur, rêveuse à ta fenêtre
Laisant flotter au gré de la brise du soir
Tes *blonds* cheveux épars sur ton corsage noir
Songer à l'avenir, cet étrange peut-être
Qui chaque heure du jour se dresse devant toi,
Tantôt plein d'allégresse et tantôt plein d'effroi
Je cherche alors à lire au fond de ta pensée
Quelle empreinte l'espoir ou la crainte a laissée.
Saras-tu grande dame, en un salon doré,
D'allégresse et de fleurs le front toujours paré ;
Assise à des banquets au milieu de convives
Etincelant de soie et de perles massives ;
Ou, joyeuse, entraînée au bras d'un cavalier,
Aux épaulettes d'or, aux éperons d'acier,
Tournoyant dans le bal, plus belle que la rose
Sous les tièdes rayons du printemps fraîche éclosée ?
Puis, lasse, retirée au fond de ton boudoir,
Après avoir joui de tes succès du soir,
Dormant sur des divans ou de pourpre ou de soie
Et n'ouvrant tes rideaux qu'aux rayons de la joie ?
Vis-tu briller l'éclat de la fleur d'oranger
Que pose sur ton front quelque jeune étranger, (1)

(1) Je constate avec plaisir que le mot *jeune* a été substitué au mot *noble*, qui se trouvait dans la pièce, lors de sa première publication.